

S'aventurer à parler

Variations sur la communication selon les cultures

Chaque être humain est à la fois unique et porteur de sa propre diversité. Il est le produit d'une convergence d'histoires. Il peut revendiquer l'appartenance à différents groupes et vivre selon une pluralité de modes. Qu'en est-il de notre rapport aux langues comme outil et comme reflet de cette diversité ? En quoi la pratique de plusieurs langues peut-elle devenir le creuset de nos propres métissages ? En quoi, de manière complémentaire, vient-elle moduler notre rapport à l'altérité ?

La langue : compagne intime et creuset de nos métissages

Le jeune enfant qui découvre le monde court deux aventures. Celle des premiers pas et celle des premiers mots. Le premier mot prononcé va initier notre rapport à une langue première, une langue de proximité que je qualifie de « maternelle » car elle nous baigne et nous nourrit comme le font les proches d'un tout petit enfant. Mais qu'est-ce qui la fonde ? D'où vient-elle ? De nos parents ? Du pays où nous grandissons ? Des attachements de notre enfance ? Le premier élément de réponse me vient de ma propre histoire.

J'ai un an et mes parents travaillent tous les deux. La dame qui nous aide à la maison est espagnole. Une fois son travail terminé, elle m'accueille chez elle en attendant que mes parents viennent me chercher. J'y retrouve son mari et ses enfants. Là, pendant trois ans, je vais baigner à la fois dans leur langue et dans leur affection, entretenant avec eux et avec l'Espagnol un rapport aussi plein et confiant qu'avec mes parents et avec le Français. Je me souviens que la première fois qu'ils m'ont invitée à réveillonner avec eux à Noël, je portais une mantille, ce voile de dentelle que les petites filles, les jeunes filles et des femmes espagnoles portent les jours de fête. Plus tard, au collège, je choisis d'étudier l'Espagnol, alors que les

enseignants auraient voulu que j'étudie l'Allemand. Durant mes premières années, j'ai butiné les deux langues. C'est dans le métissage de leurs sonorités que je suis venue aux mots. Que l'on me dise. « Ma chérie » ou : « Mi cielo », c'était la même affection qui affleurerait. Aujourd'hui, je considère l'Espagnol comme ma deuxième langue maternelle, même si je ne suis pas bilingue. En fait, il s'agit de bien autre chose que d'une compétence linguistique. Je rends hommage à l'hospitalité de cette famille, à la façon dont elle m'a aidée à grandir, à ce que nous avons partagé. La langue est donc bien plus qu'un outil dont nous nous servirons en cas de besoin. C'est une compagne intime et nos rapports avec elle sont modelés par notre histoire personnelle, notre subjectivité et le regard qu'Autrui porte sur nous quand il nous parle.

J'ai eu la chance de connaître dès l'enfance une langue choisie et de la pratiquer avec sérénité et confiance. Toutefois, parler peut aussi cristalliser les incertitudes que nous éprouvons quant à notre identité ou quant à notre inscription au sein d'une communauté. Ainsi, Fatima Daas, née à Saint-Germain-en-Laye de parents algériens et auteure du livre¹ *La petite dernière*, raconte que quand elle rentre en Algérie et qu'un cousin essaye de lui faire dire : « J'ai un grand cœur. » ses difficultés de prononciation et la ressemblance entre les mots « chien » et « cœur » lui faisaient dire : « J'ai un grand chien » ce qui provoque des rires. Ainsi exposée, elle choisit de braver cette *insécurité linguistique*² pour rester partie prenante de son parcours et se rapprocher de ceux qui l'entourent. Elle affirme : « Je ne veux pas que ma mère serve de médiation entre ma famille et moi. Je ne veux pas qu'elle me traduise à eux. Je ne veux pas être étrangère³. » La question de la double culture et de la double appartenance traverse l'ensemble du livre. Par exemple, les propos de la mère de Fatima sont écrits en arabe puis traduits en français. Mais quels que soient les allers-

¹ Certaines des références citées sont en édition papier, d'autres en édition numérique. Pour ces dernières, la pagination électronique étant fluctuante, j'ai choisi de mentionner le paragraphe où se trouve la citation.

² J'emprunte ce terme au linguiste Alain Bentolila. Pour en savoir plus sur cette notion voir *BENTOLILA, Alain. Le verbe contre la barbarie. Apprendre à nos enfants à vivre ensemble*, Paris, Editions Odile Jacob, 2008.

³ *DAAS, Fatima La petite dernière [Kobo Epub]* Paris, Éditions Noir sur Blanc, Collection Notabilia, 2020. Début du paragraphe : « Parfois quand je parle Algérien... »

retours entre l'arabe et le français, entre Clichy-sous-Bois et l'Algérie, entre les aspirations personnelles et les préceptes de l'islam, la question cruciale est celle-ci : « Comment puis-je être moi-même ? Comment puis-je être des vôtres ? » Il me semble que, par contraste, la diversité des formes et des contextes dans lesquels elle s'exprime contribue à renforcer son acuité.

Avec le témoignage de Fatima Daas, la langue quitte son berceau pour donner forme à des questions plus complexes sur l'identité individuelle. Mais il arrive aussi que notre rapport à la langue atteste de pérégrinations collectives, d'une Histoire qui nous englobe et nous dépasse. Un ami espagnol avait dû, pour son travail, faire un voyage en Hongrie. Là, il a été reçu chez un monsieur qui s'est adressé à lui dans un Espagnol ancien, mêlé d'Hébreu, et lui a montré la clé de la maison de ses ancêtres. Il parlait le Judéo-Espagnol, la langue parlée au XVe siècle par les juifs d'Espagne, avant que les Rois Catholiques ne les expulsent, en 1492, après la chute du Royaume musulman de Grenade. Quant à la clé, c'était celle de leur maison familiale de Cordoue, transmise de génération en génération, en hommage aux racines familiales et en mémoire de l'exil subi. La langue ancestrale et la clé du foyer perdu s'allient en un travail de mémoire qui rappelle l'arbitraire du déracinement et le conjure par la promesse symbolique d'un retour possible.

II° communiquer pour rejoindre autrui : la question de l'altérité dans la communication

J'ai évoqué jusqu'ici des situations où le parler de l'enfance se métisse et emprunte à plusieurs langues. Pourtant, au sein d'une économie mondialisée, des personnes parlant des langues d'origines très diverses peuvent être amenées à communiquer. D'où la nécessité d'utiliser une langue commune, une langue truchement, qui permette à différents interlocuteurs de dépasser cet obstacle et d'échanger quelle que soit leur langue d'origine. Après le Latin pour les élites de l'Ancien Régime, c'est maintenant l'Anglais qui, depuis la fin de la seconde guerre mondiale et avec l'extension de l'influence des États-Unis, occupe cette position. Cela influe sur la

manière de communiquer de beaucoup d'entre nous, qu'il s'agisse d'économie, d'échanges d'informations, de musique ou de voyages. Ainsi, je me souviens de cette rencontre à l'aéroport d'Hanoi, alors que nous rentrions en France, mes parents et moi, après un séjour au Vietnam. Lors des contrôles de police, à l'aéroport, je ne peux pas me mettre debout. La procédure alternative consiste toujours en une palpation. L'exercice n'est jamais très agréable mais ce jour-là, la policière qui était intervenue avait montré un visage particulièrement impassible. Quelques minutes plus tard, dans la salle d'embarquement, j'entendis quelqu'un demander : « Hello, can I make friend with you ? » C'était cette femme. Elle avait fini son service, quitté son uniforme et revenait vers moi avec sympathie en me proposant une nouvelle rencontre, selon de nouvelles perspectives et une nouvelle place pour chacune de nous. Nous avons discuté un moment, en Anglais, de ce qui nous intéressait, de nos projets...L'Anglais n'était plus la langue fonctionnelle de l'aéroport, mais une médiation qui permettait la rencontre.

J'ai choisi de vous raconter cette anecdote parce qu'elle met en jeu la pratique de l'Anglais, parce qu'elle a lieu dans un aéroport qui est le lieu par excellence de la diversification de nos parcours, mais surtout parce qu'elle fait écho de manière empirique, aux analyses de Martine Abdallah-Pretceille, Professeure en Sciences de l'Éducation à l'Université Paris VIII et Professeure au département de Français Langue Étrangère de l'Université Paris III. Dans son ouvrage, *L'éducation interculturelle*, elle explicite la portée du préfixe « inter » qui, en Latin, signifie « entre », « parmi ». Elle souligne que : « le préfixe « inter » dans le mot interculturel renvoie à la manière dont chacun se voit, se perçoit et se présente à l'autre. Cette perception ne dépend ni des caractéristiques d'autrui ni des miennes, mais des relations entretenues entre moi et autrui⁴. »

Cette réflexion attire notre attention sur le rapport entre communication et intentionnalité. Quel que soit le moyen utilisé pour communiquer, la communication n'existe pas si elle n'est pas sous-tendue par une intention, par la volonté d'interagir avec autrui : aller vers lui ou l'accueillir quand il vient vers nous. Ce mouvement crée

⁴ ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine, [Kobo Epub] *L'éducation interculturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, collection que sais-je 5e éd. Chapitre III Paragraphe II : « les acquis de la praxie et de la recherche. ».

un événement, génère des interrogations, des émotions. En effet, parler, ce n'est pas seulement mettre en œuvre une langue, c'est avant tout se situer parmi les autres, faire valoir nos aspirations, créer des alliances ou assumer des oppositions.

Ainsi, émigrer dans un pays et en apprendre la langue, c'est prendre pied plus fermement dans le pays d'accueil mais c'est aussi chercher à préserver un rôle social et une image symbolique tout en intégrant une autre culture. Pendant trois ans, j'ai donné des cours de Français Langue Étrangère à des femmes qui venaient d'Afrique du Nord, d'Afrique Noire, d'Asie... Je me souviens d'une dame chinoise, déjà âgée, qui a décidé d'apprendre le Français au moment où son petit-fils est entré en cours préparatoire. Elle voulait pouvoir l'aider à faire ses devoirs, comme elle l'aurait fait si la famille était restée en Chine. Une façon, par-delà les frontières, de continuer à assumer son rôle de grand-mère. Elle empruntait donc un nouveau moyen de communication pour rester fidèle à elle-même...

Parmi toutes les situations d'interactions, la confrontation au handicap est sans doute aujourd'hui encore, en France, l'une de celles qui génèrent le plus de questionnements, voire de trouble. Son rapport à l'interculturel n'apparaît pas immédiatement et pourtant, il déjoue nos attentes, questionne nos modèles comme peut le faire une autre culture. Sur la question des rapports entre langue et handicap, la référence qui vient spontanément à l'esprit est sans doute la langue des signes qui permet à des personnes sourdes profondes de s'exprimer pleinement là où la langue orale les confronte à une suite d'obstacles. Toutefois, Marc Renard, devenu sourd à l'âge de deux ans et auteur du livre *Les sourds dans la ville : surdités et accessibilité*, nous met en garde contre deux biais : juger l'ensemble des handicaps auditifs en nous limitant à la représentation d'une personne sourde qui communique en langue des signes, et juger l'ensemble des handicaps physiques en nous limitant à la représentation d'une personne en fauteuil qui dispose pleinement de l'usage de ses membres supérieurs. Il remarque : « Pour que l'accessibilité soit effective pour tous, il faudra déraciner deux grands arbres qui cachent la forêt. Le premier est le

fauteuil roulant qui dissimule la diversité des handicaps. Le second est la langue des signes qui cache la diversité des sourds⁵. »

Cette réflexion qui porte sur l'accessibilité peut être transposée dans le champ de l'interculturel. Elle nous alerte sur le fait que la dimension interculturelle ne se joue pas uniquement dans le rapport entre des langues différentes, mais aussi dans la prise en compte de la diversité des situations. Je suis en fauteuil roulant et j'ai aussi des difficultés à me servir de mes mains. Je pourrais être amenée à communiquer avec un Français sourd qui ne pratique pas la langue des signes mais communique par écrit. Dans ce cas-là, j'utiliserai la fonction de dictée vocale de mon téléphone, pour écrire à la voix un SMS à cette personne. De son côté, elle utilisera ses yeux et ses mains pour me lire et me répondre. Les difficultés seront donc compensées des deux côtés et nous pourrions échanger.

Reste que les aides techniques ne viendront pas à bout de toutes les difficultés et que l'empathie, la présence à l'autre demeurent déterminantes pour atténuer la vulnérabilité liée au handicap et permettre qu'une relation symétrique s'instaure. Il arrive qu'un handicap physique affecte également l'élocution d'une personne. Parler ou écrire, représente alors un effort énorme. La personne handicapée peut alors choisir des stratégies alternatives de communication. Employer certains termes plus faciles à prononcer, écrire en pesant chaque mot, d'une manière qui paraîtra trop sèche à certains, ou encore, comme le peintre irlandais Christy Brown, atteint d'une Infirmité Motrice Cérébrale, remplacer les mots par la peinture, en tenant le pinceau avec son pied gauche. Dans tous les cas, deux constantes sont à l'œuvre : une culture du contournement stratégique pour la personne handicapée et une culture du décentrement, du pas de côté par rapport à la norme, pour les personnes qui l'accueillent. La dimension interculturelle consistera en un ajustement de ces deux positionnements pour nourrir une expérience commune.

⁵ RENARD, Marc, *Les sourds dans la ville. Surdités et accessibilité*, les Essarts le roi, Éditions Du Fox, 3e éd., 2008, P. 54.

En conclusion, je reviens aux sources : la langue latine ! En Latin, pour dire : « Je sais », on dira : « J'ai appris à connaître ». Le savoir est donc une conséquence de l'expérience acquise et des échanges qui la nourrissent. Souhaitons donc que chacun puisse faire, à travers les langues ou d'autres canaux, l'expérience de sa propre diversité pour s'ouvrir à celle de l'Autre.

Agnès Vilain, 27 janvier 2022

Séminaire Asphodèle sur l'interculturel

IRTS de Montrouge